

On s'abonne à Lyon,
Rue Neuve, 37, au 2^{me}.
(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, CROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

Avis.

La mode, cette souveraine aux allures si capricieuses, ayant acquis aux questions littéraires une vogue extraordinaire, *L'Entr'acte lyonnais*, qui toujours a marché rapidement dans les voies de tout progrès, ne pouvait demeurer en retard pour un genre aussi séduisant. Nous annonçons donc à nos lecteurs qu'à partir de ce numéro nous reproduirons tous les dimanches les questions littéraires que les hommes les plus spirituels de notre cité s'adresseront alternativement.

20 OCTOBRE.

M. Léopold Curez a demandé à M. Joachim Duflot : « Pourquoi la 2^e livraison des *Belles Femmes de Lyon* ne paraît-elle pas ? »

M. Duflot, ayant trouvé la question embarrassante, renvoie la réponse à huitaine.

BIOGRAPHIE.

Laferrière.

Ce n'est point sans hésitation et sans résistance qu'un jeune homme parvient à faire ses premiers pas sur la scène. La famille combat et menace ; les amis s'effraient et découragent ; la crainte glace celui qui se destine au théâtre ; et si, malgré tous ces empêchements, l'amour de l'art l'emporte dans le cœur du jeune homme, soyez sûrs qu'en lui se trouve un germe de talent susceptible d'être développé.

Laferrière, encore enfant, fut tout à la fois condisciple de Duprez et élève de Choron ; c'est assez dire qu'il était destiné à devenir chanteur. Ce fut en ce temps que le Théâtre-Français remit en scène *Athalie*, et nos jeunes chanteurs furent appelés à exécuter les chœurs de cet ouvrage. Mais Talma régnait alors, et Laferrière interrompit souvent l'exécution de la partie musicale pour voir de près cet homme dont la France entière ne trouve plus l'émule. Alors se fit pour le jeune homme une révolution subite ; le talent d'imitation qui est le propre de Laferrière se fit jour. « Et moi aussi, se dit-il, je serai grand tragique et grand comédien. » De ce moment Laferrière ne songea plus qu'au jeu de la scène ; Choron fut délaissé, et quelques jours après le débutant parut sur un théâtre de la banlieue dans le rôle de Séide de *Mahomet*. Son succès fut grand, mais l'orage éclata. Choron s'irrita, et la famille de Laferrière lui retira sa protection en lui défendant de porter son nom.

Cependant le jeune homme ne se découragea point ; il se fit même ouvrir les portes du théâtre de la Porte-Saint-Martin en 1829, débuta par le rôle de Fernando dans *Marino Faliero*, regut les félicitations du baron Taylor en même temps qu'une promesse d'engagement au Théâtre-Français, et créa successivement les rôles de l'étudiant allemand dans

Napoléon à Schanbrunn, de Bassanio dans *Shylock* et d'Arthur dans *l'Homme du Monde*.

Mais ce n'était point assez pour le jeune homme de marcher de succès en succès ; il lui fallait reconquérir l'affection des siens et le droit approuvé d'échanger son nom d'Adolphe contre celui de Laferrière. Il y parvint en 1831 en débutant au Théâtre-Français par les rôles de Séide, de Saint-Mégrin dans *Henri III*, et de Saint-Alme dans *l'Abbé de l'Épée*.

Si vous demandez maintenant pourquoi Laferrière n'est point resté au Théâtre-Français, je vous dirai que, sur le refus du comité de le laisser continuer ses débuts par le rôle d'Hamlet, l'artiste refusa son engagement à ce théâtre, et vint au théâtre Ventadour créer le rôle d'Arthur de *Térésa*. C'est là qu'il put étudier dans ses détails le jeu de Bocage, afin d'en faire ressortir plus tard toute l'exagération, toute la disinvolture.

Pendant trois ans, Laferrière s'exila de la France, et son nom nous revint souvent de Saint-Petersbourg ; mais heureusement pour nous, l'influence fâcheuse du climat chassa l'artiste des glaces de la Russie. Au mois de novembre 1837, Laferrière créa sur le théâtre de la Gaité le rôle de George dans *Pauvre Mère*, et ceux de Marcel, de l'idiot, de lord Surrey et d'Albinus du *Sonneur de Saint-Paul*. A son prochain retour à Paris, cet artiste sera attaché au théâtre du Vaudeville.

Sans être encore un comédien irréprochable, sans gouverner parfaitement le mouvement de ses bras, Laferrière a certainement un talent incontestable. Sa diction est simple et vraie, mais un peu monotone et voilée ; son jeu est plein d'âme et de détails copiés peut-être sur Bouffé, sur cet homme qu'on ne saurait trop étudier. Laferrière cependant fera bien de se défendre contre une tendance marquée à l'imitation, et nous lui conseillerons d'être un peu difficile sur le choix des créations qui lui seront confiées.

Un Concert en Province.

Savez-vous comment on s'y prend dans une petite ville de douze à quinze mille âmes pour faire mousser admirablement une ou deux célébrités voyageuses, célébrités superbes, portant sans cesse avec elles, dans leur bagage, leur piédestal, un clyso-pompe et leur portrait lithographié ? Je gage bien que vous le savez, amour de lecteur ; mais dans le cas où vous ignoreriez cette recette, si fort en usage chez les plus modestes, j'allais dire les plus chétifs talents, je vais vous l'apprendre, moi.

On s'adresse d'abord à deux ou trois sommités du feuilleton, réputées influentes et incorruptibles parmi les plus influentes et les plus incorruptibles, puis on flanque nos artistes nomades de cinq ou six marchands

de musique, escortés d'une demi-douzaine d'amateurs de chant *distingués*... On serine aux plus inhabiles leurs rôles de complaisant et de compère, bien et dûment escomptés en billets de concert et en succulents déjeuners... on saupoudre le tout de *blagues* à la *Macaire* (pardon au lecteur pudibond pour le mot), d'annonces à son de trompe, de tonnerres d'applaudissements avec accompagnement de grosse caisse, puis tout est dit; rien ne manque à l'ovation, au triomphe de nos artistes voyageurs, toujours dans une petite ville de douze à quinze mille âmes.

Ce préambule semi-historique me dispense de vous narrer toutes les merveilles d'une solennité musicale qui a obtenu les suffrages unanimes de l'auditoire fashionable, aristocratique et *enthousiaste* qui se pressait hier soir dans la salle trop étroite du foyer du Grand-Théâtre; c'est chose jugée que la renommée européenne des trois bénéficiaires, et l'attaquer le moins du monde rabaisserait le critique au rôle du serpent de la fable. A Dieu ne plaise que j'usurpe un seul instant cette tâche de prédilection de quelques-uns de mes plus chers confrères, et au fait, si je vous disais, moi aussi, que chaque virtuose a donné à son tour, dans cette *mémorable* soirée, des preuves de ce talent prodigieux, colossal, *obéliscal*, que vous avez tous applaudi cent fois au moins, vous me répondriez avec raison, amour de lecteur : *C'est connu*; si je vous répétais que M. *Georges* a joué comme *Batta*, mieux que *Franchomme*, vous me répondriez encore : *Connu, depuis long-temps connu*. Si j'ajoutais que M. *Richelmi*, à peine remis de ses fatigues de voyage, encore tout chargé de ses lauriers stéphanois, a chanté divinement, presque à l'égal de *Rubini* et de *Duprez* lui-même; que M. *Mercier* a surpassé *Paganini*, etc., etc., etc.; en vérité, si je vous redisais ces choses-là, vous auriez raison, chérubin de lecteur, de vous exclamer d'une voix de stentor : *Connu, connu, trois fois connu* !

A. V.

UNE VIE TÉNÉBREUSE.

CHRONIQUE

Dédiée à l'auteur de *Lélia*.

I.

Pourquoi, Stella, cet air triste et contemplatif sur tous tes traits? Pourquoi sans cesse des larmes dans tes yeux? Est-ce, ô merveille d'ici-bas, qu'un rêve inaccompli du passé obsède tes esprits, et les enchaîne? Est-ce que ton cœur saigne d'une de ces blessures que rien, pas même le temps, ne peut guérir?...

Parée, comme tu l'es, de toutes les splendeurs de la jeunesse, entourée de toutes les magnificences du luxe et de la fortune, quel irrésistible délire te fait désaimer la vie et ses enchantements? Quelle idée fixe et dévorante cerce ton front soucieux? A quoi bon parler toujours de tombe, quand l'existence s'ouvre si belle, si longue et si splendide devant toi? A quoi bon pleurer sans trêve, quand les amours te viennent voler tes sourires, et s'en servent après pour dompter les cœurs rebelles?

— J'entends déjà les physiologistes modernes qui s'écrient : « Eh! parbleu! belle demande! c'est parce qu'elle aime, cette femme... » — Pauvres fous que vous êtes, votre erreur est grande; c'est parce qu'elle n'aime pas!... Je ne parle plus ici de moi seul; mais elle n'aima jamais personne. Un jour vous me croirez. Écoutez plutôt; à moi le pas pour tant, c'est l'usage.

— Tu n'as pas oublié, Stella, combien tu fus aimée; je ne viens pas te rappeler mes sacrifices, ni accuser le néant des tiens... mais je viens pleurer toutes mes larmes devant le marbre de ton indifférence, et maudire le jour où tu m'apparus pour la première fois...

Insensé que j'étais! je me suis laissé choir du dôme des grandeurs terrestres, pour me rapprocher de toi, que je n'étais pas libre de voir à chaque instant du jour; j'ai quitté le palais des rois pour venir ramper à tes pieds, et pour subir l'orgueilleux empire de tes caprices; je suis devenu prêtre pour ouïr ton amour dans ta confession, et je me suis fait sacrilège pour t'offrir mon cœur en holocauste.

Qu'exiges-tu de plus?... Parle, rien n'est au-dessus de mes forces; ordonne, et je tombe encore à tes divins genoux!... Non, non! je me rétracte, je ne veux plus t'aimer!... je ne veux plus souffrir!... c'est assez d'un pareil calice; ma faiblesse ne descendra pas à boire une seconde fois tant de lie et tant de fiel. D'autres amours me vengeront de tes mépris et me sauront gré de mes tortures; ne pouvant perdre ton image dans une seule passion, je ferai tout pour chasser de mon âme ton souvenir; je t'avais mesurée trop grande au siècle où nous sommes : je te rends aujourd'hui justice; tu n'es plus devant moi qu'une femme vulgaire, qu'une création incolore et fragile; je te dépouille des prestiges dont j'avais paré mon idole, le voile est déchiré et la pseudo-divinité à découvert; les parfums de mon amour ne brûlent plus pour toi dans

les cassolettes, et les encensoirs sont éteints pour toujours!... L'autel a perdu son sanctuaire, et je n'aperçois plus qu'un atôme où j'adorais un dieu. Je te l'ai dit, je vais me jeter dans le torrent des perfidies pour me venger sur les autres femmes de tes insultantes froideurs envers moi; il y a injustice, il y a crime, je le sais; mais je veux à mon tour te déchirer, et répandre sur ta vie heureuse et calme toutes les amertumes, tous les orages d'ici-bas; je veux que tu deviennes jalouse, et tu seras consumée de jalousie; je veux que tu te traines à mes genoux, et mon pied insolent repoussera tes infructueux repentirs; ce que je te dis là, je le veux, et cela sera; j'ai, pour y parvenir, un infaillible moyen, que nul cœur souffrant n'avait jusqu'ici mis en œuvre; tu verras, Stella mystique et radieuse, tu verras... Oh! elle pâlera ton étoile, et je veux, dans mon implacable et froide fureur, faner jusqu'à ton doux nom, rire aux éclats de ton poétique nom; tu vois bien que je suis sans colère, n'est-ce pas? que je ne songe plus à toi que pour te punir, que ma voix n'a plus l'accent de la tendresse, que mon cœur a repris l'amour qu'il t'avait jeté?...

Ces lignes que je t'écris sont sans passion, elles sont vraies; l'exagération du délire, le retour d'un sentiment effacé, ne s'y montrent point... C'est fini! c'est fini!... je ne m'occuperai plus de toi que pour moi; je tiens en ma puissance le jouet que je veux briser; défends-toi, si tu le peux, Stella; mais sois bien tranquille, dors sans trouble, vis heureuse, tout-à-fait heureuse; moi, j'ai repris ma force et ma liberté..... Non, Stella, charmante Stella, non, je ne t'aime plus!....

(La suite au prochain numéro.)

REVUE THEATRALE.

L'artiste de mérite en province se trouve souvent, il faut l'avouer, dans une position bien cruelle; s'il succède à un camarade dont le départ a été suivi des regrets du public, une prévention défavorable va chercher son nom sur l'affiche, et la cabale ourdit ses trames odieuses pour l'accueillir à ses débuts. Nous ne reproduirons pas ici les menées ignobles qu'emploie cette digne fille de Bazile pour amener la chute de l'artiste. Il n'est personne qui n'ait pu se convaincre que tous les moyens lui sont bons pour accomplir sa tâche. Aussi l'indignation de la saine partie du public a-t-elle fait souvent justice de ces intrigues scandaleuses; mais trop souvent aussi l'acharnement de la passion a eu le dessus, et des artistes de mérite ont dû se retirer, vaincus par l'injustice et condamnés sans être entendus. Si, au contraire, après une lutte longue et fatigante, le talent de l'artiste sort triomphant de l'arène, la cabale alors semble se rendre de bonne foi, mais sa retraite est jésuitique; terrassée, elle s'agite en secret pour mordre son vainqueur au talon. L'artiste est long-temps encore tourmenté, jusqu'à ce qu'enfin vienne l'occasion de mettre l'éclat de son mérite dans tout son jour et dans toute sa puissance. Pour en avoir une preuve, passons la revue des faits de la semaine.

Grand-Théâtre.

Dimanche, *Robert-le-Diable* a été représenté devant une assemblée on ne peut plus nombreuse. Les fréquentes apparitions de ce chef-d'œuvre mettent notre troupe d'opéra à même de le jouer avec beaucoup d'ensemble. Aussi les interprètes de cette admirable musique ont-ils reçu souvent les témoignages les plus flatteurs de la satisfaction du public. Siran, on le sait, triomphe habilement de toutes les difficultés que présente le rôle de Robert. Pouilley paraît gêné dans celui de Bertram, et sa voix chevrote parfois; il s'est fait cependant applaudir dans quelques morceaux du troisième acte. Garbet tire du rôle de Raimbaut tout le parti possible. Dans le personnage d'Alice, Mlle Cundell conduit sa voix avec beaucoup de goût; elle brode ses airs de la manière la plus ravissante, et révèle une musicienne parfaite.

Le charme, la fraîcheur et la flexibilité de la voix de Mlle Joly font toujours le plus grand plaisir dans le rôle d'Isabelle, et son air du quatrième acte, *Grâce pour moi*, a enlevé deux salves d'applaudissements. Mme Siran met dans sa danse une telle séduction que, nous l'avons ici hautement à la honte de notre faiblesse, nous nous laisserions entraîner par elle bien plus vite que Robert. En résumé, cet ouvrage a bien marché.

M. Bruyat, qu'une maladie longue et sérieuse a tenu éloigné de notre scène pendant deux mois, a fait lundi sa rentrée dans le gracieux petit opéra du *Châlet*; des applaudissements ont accueilli cet artiste à son entrée en scène et lui ont prouvé le plaisir du public à le revoir. Mais hâtons-nous d'arriver à l'événement important de la semaine, c'est-à-dire à la première représentation de la reprise des *Huguenots*. Cet admirable

bletchef-d'œuvre, que la maladie de M. Bruyat et le vide des cadres de la troupe retardaient depuis si long-temps, est enfin ressuscité jeudi dernier. La curiosité du public était vivement excitée; il s'agissait du troisième début de notre baryton et de la première apparition de M^{lle} Cundell dans le rôle de Valentine. Dans un de nos numéros précédents, nous avons dit que les *Huguenots* étaient le cheval de bataille sur lequel étaient montés les ennemis de notre première chanteuse. Cela est si vrai, que d'avance on avait répandu les bruits les plus défavorables sur cette artiste, et c'était avec la plus grande prévention contre elle que le public était allé pour l'entendre. Tout était convenu d'avance; Valentine devait être son tombeau, et les sifflets du parterre devaient se joindre aux coups de feu des catholiques pour enterrer la malheureuse convertie. Nous-mêmes nous partagions cette prévention, qui depuis si long-temps nous bourdonnait aux oreilles; aussi quelle n'a pas été notre anxiété lorsque nous avons aperçu dans la coulisse le pan de robe de Valentine! L'intérêt qu'excite en nous l'avenir de M^{lle} Cundell et le souvenir des haines couvées contre elle ont fait battre notre cœur plus fort qu'à l'ordinaire. Cependant la démarche digne et assurée de l'artiste a apporté un peu de calme dans nos inquiétudes qui bientôt après se sont évanouies entièrement. Le talent de cette jeune chanteuse a dissipé toutes les préventions et désarmé toutes les intrigues. Que de facilité dans sa voix! que de grâce dans son chant! et quelle expression dans son jeu! Il faudrait une plume plus habile que la nôtre pour reproduire ici toutes les douces sensations que M^{lle} Cundell a fait éprouver aux spectateurs. Les souvenirs étaient encore tout chauds du beau triomphe qu'avait obtenu M^{me} Minoret dans ce rôle; eh bien! M^{lle} Cundell, nous ne craignons pas de le dire, a su éclipser M^{me} Minoret. Le quatrième acte nous a révélé tout un talent dramatique. Comme on se sent ému lorsque Valentine dit à Raoul : *Je t'aime!* Il y a bien là cette vérité d'un amour jusqu'à présent concentré, mais qui enfin brise la poitrine qui le renferme pour sauver un amant. C'est un beau moment que celui où la jeune femme se cramponne aux vêtements du huguenot pour l'empêcher de courir au devant de ses meurtriers. Vous avez remporté là une belle victoire, M^{lle} Cundell, et le rappel qui vous a été fait après le quatrième acte était bien mérité. Voilà donc le grand problème résolu : *Vous pouvez jouer dans les Huguenots.* Il ne faut cependant pas que les lauriers de l'un nous fassent oublier la gloire des autres.

M. Siran, dans le rôle de *Raoul*, a déployé toute la puissance et la richesse de sa belle voix. Il a dit le passage du quatrième acte avec âme et vérité; aussi le public a-t-il voulu lui faire partager l'honneur du rappel, décerné à sa *Valentine*. Si M. Siran a des imperfections, il est vrai de dire aussi qu'il est sublime quand il le faut.

M. Saint-Denis, qui faisait son troisième début par le rôle de Nevers, n'a trouvé aucune opposition. Comme chant, le rôle de Nevers ne présente pas de véritables difficultés; comme tenue, M. Saint-Denis mérite des éloges. Toutefois nous lui conseillons de travailler beaucoup; il a dans la voix un champ fertile qu'il serait trop coupable de ne pas cultiver. M^{lle} Joly avait à chanter des morceaux hérissés de difficultés; elle a su en triompher avec beaucoup d'habileté, et c'est avec esprit et finesse qu'elle a dit : *Si j'étais coquette.* M. Pouilley, dans *Marcel*, nous a véritablement étonnés; il a très-bien compris qu'il devait se tenir à la hauteur de ce beau rôle; aussi les bravos ne lui ont-ils pas manqué. C'est surtout à la bénédiction du cinquième acte qu'il nous a fait le plus de plaisir; mais n'oublions pas de lui dire combien il a tort de poursuivre la roulade avec tant d'acharnement; sa voix n'est pas assez flexible pour ce genre, qui ne lui occasionnera que des désagréments.

Dans Saint-Bris M. Bruyat nous a fait entendre des intonations toujours justes et de bon goût; sa voix pourtant nous a paru un peu fatiguée par la maladie. M^{me} Bouvaret s'est parfaitement acquittée du rôle du page. Les chœurs ont marché avec un ensemble qui ne leur est pas familier. L'orchestre, qui a la plus large part dans ce chef-d'œuvre de Meyerbeer, a rempli sa tâche de la manière la plus remarquable. La danse gracieuse de M^{lle} Bazire et de Murat a aussi apporté sa contribution dans le succès de cette représentation dont nous ne pouvons mieux

vous donner une idée qu'en reproduisant ici ce qu'a dit à côté de nous un dilettante parisien : « *Les Huguenots* sont aussi bien joués à Lyon qu'à Paris. »

Vendredi nous avons entendu de nouveau M. Cavalli, l'admirable professeur de cor, qui tire de cet instrument des sons doux comme ceux d'une flûte. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit dans notre précédent numéro. Nous avons pu aussi applaudir une *prima dona* italienne, dont la voix brillante sait vaincre les difficultés, mais qui manque un peu d'âme et de couleur. Quant à M. *Donné à Dieu*, sa voix et sa manière de chanter nous auraient fait donner au diable.

VERGNIOLE.

P. S. L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la revue du Gymnase.

MODES.

Depuis Adam, qui ne portait pas de chemise, jusqu'à nos jours, où ce vêtement est devenu inséparable du corps humain, voire même de celui des sans-culottes de 93, l'industrie chemisière a fait des pas de géant. De la tunique en peau d'ours on est venu au tissu de laine, et de la laine à la batiste la plus fine. Il a fallu pour cela des révolutions et des civilisations entassées les unes sur les autres. Je sais bien que les gens qui voudront dénigrer la chemise me diront que la vérité est sortie toute nue de son puits et qu'elle n'en était pas moins belle pour cela, et puis encore que l'homme heureux, au dire de l'un de nos plus grands moralistes, n'avait pas de chemise; à cela je répondrai que la chemise *Marleix* n'était pas encore inventée, sans quoi l'homme heureux eût complété son bonheur, et la vérité antique se serait légèrement gazée pour ressembler à la vérité de nos jours, qui se gaze quelquefois. O M. Marleix, que n'êtes-vous venu quelques siècles plus tôt! Avec vos mesures de proportions et votre patience que rien ne fatigue lorsqu'il s'agit de perfectionnement, vous auriez fait avancer les générations qui restaient stationnaires au milieu de leurs chemises ressemblant à des sacs. Lamy-Houssat et Longueville de Paris, les chemisiers vos émules, vous ont frayé une voie que vous savez agrandir, car personne ne possède comme vous l'amour de l'industrie.

M^{lle} Adèle Eymin, que nous avons eu souvent l'occasion de louer sur le bon goût de ses modes, vient d'apporter de Paris des bonnets à rendre coquettes les femmes les plus simples et des chapeaux qui feront le désespoir des modistes ses rivales. Déjà on se les arrache; nous conseillons aux petites-maîtresses de se hâter. M^{lle} Eymin a son magasin rue de la Préfecture, 4.

Logogriphe.

Quand le fatal amour où se berce mon âme
S'empare de mes sens, me brûle de sa flamme,
De six pieds bien cruels je subis la rigueur,
Et je bois au calice où filtre la douleur.
Certes, je ne vais pas au bois, pour me distraire,
Courir après trois pieds sur un arbre perchés;
Mais en silence, hélas! pensif et solitaire,
J'y vais suivre tes pas que j'ai long-temps cherchés.
Si tu me permettais de reposer ma tête
Sur tes quatre doux pieds d'albâtre et de satin,
J'oublierais ma souffrance, et deviendrais poète
Pour célébrer ton nom comme un objet divin.

L. C.

Mot de la dernière charade : *Ma-lice.*

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

BAINS RUSSES.

Les Bains russes, dont les peuples du Nord font un si fréquent usage, ne pourraient être assez préconisés aux époques de l'année où les indispositions de l'homme dépendent presque toujours du refroidissement de la température, où ses maladies sont plutôt catarrhales qu'inflammatoires.

Dans l'automne, dans les saisons pluvieuses, humides et froides, les catarrhes pulmonaires à leur

début, les coryzas, les courbatures, les angines, les impressions de froid continu que l'on ne peut détruire, même en demeurant près d'un bon feu, disparaissent avec une rapidité extraordinaire après quelques bains russes. Il n'est pas une seule maladie dans laquelle les vapeurs n'aient été employées avec succès. C'est un moyen de médication puissant contre les maladies de la peau, les scrofules, l'anémie, les pâles couleurs, les contractures musculaires. C'est le seul moyen efficace contre le rhumatisme et

ses diverses formes. Lyon est une ville où le rhumatisme joue un grand rôle dans la plupart des maladies ou désordres fonctionnels qui atteignent les habitants. Nous croyons par conséquent rendre service à ces derniers en leur faisant connaître qu'il existe des Bains russes rue de l'Arsenal. Un médecin est chargé spécialement de surveiller l'établissement, et s'y trouve de onze heures à midi. L'on pourra près de lui prendre des renseignements sur leur plus ou moins d'utilité dans un cas donné.

COMPAGNIE LYONNAISE

D'ASSURANCE

Contre l'INCENDIE et contre l'EXPLOSION du Gaz,

CI-DEVANT

COMPAGNIE NATIONALE,

Autorisée par Ordonnance royale du 16 juin 1859.

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ : rue St-Dominique, 11, à Lyon. — BUREAUX DE L'AGENCE : place des Terreaux, 2.

CONSEIL D'ADMINISTRATION.

MM. BALLEYDIER père, banquier, président du conseil d'administration.

BERGER-RAST, négociant.

CARLIER, agent de change.

CLÉMENT REYRE, négociant, membre du conseil général du Rhône et du conseil municipal de la ville de Lyon.

CAMILLE DUGUEYT, caissier de la banque.

JOURNEL, avocat.

PLATZMANN (Gustave), négociant.

MM. POTTON, de la maison Potton et Crozier.

RIBOUD, négociant, président du conseil des prud'hommes.

MM.

BALLEYDIER père, fils et Ce, banquiers de la compagnie.

JOURNEL, avocat de la compagnie.

COSTE, notaire de la compagnie.

RICHARD, avoué de la compagnie.

CARLIER, agent de change de la compagnie.

M. DE NESLE, DIRECTEUR.

La COMPAGNIE LYONNAISE assure toutes les propriétés que le feu peut détruire ou endommager. Elle assure également le risque locatif et le recours des voisins.

Elle affranchit le locataire dont elle assure le mobilier dans une maison de simple habitation, également assurée par elle, du recours qu'elle pourrait exercer contre lui, comme subrogée aux droits du propriétaire.

Elle assure, moyennant une prime particulière, contre les dégâts produits par l'explosion du gaz employé à l'éclairage, lors même qu'il n'y aurait pas incendie.

Cette compagnie offre à messieurs les Lyonnais l'avantage d'avoir son siège dans leur cité, et par conséquent, en cas de sinistre, de traiter directement avec leurs assureurs, de la part desquels ils ne peuvent craindre ni retards ni difficultés.

Ses tarifs sont modérés selon la nature des risques.

Messieurs les Lyonnais ne refuseront pas la préférence à cette institution toute lyonnaise, placée tout d'abord par ses garanties matérielles et morales au même rang que les compagnies les plus anciennes et les mieux établies.

LIBRAIRIE.

ALMAMACH DE FRANCE

pour 1840.

PRIX : 50 CENTIMES.

Pièces de théâtre les plus nouvelles, Cabinet de lecture, Ouvrages en souscription, Bibliothèque de la jeunesse, etc.

Chez DURAND DE MONTLOUIS, rue de la Préfecture, 2.

Grand Dépôt d'Huitres

DES PARCS FLOTTANTS,

Chez M. BOUTEILLE, marchand de vin, traiteur, rue Lafont, n° 6, et rue Pizy, n° 9, ancien fonds de M. Victor, traiteur.

A dater de ce jour, l'on trouvera dans son établissement des Huitres fraîches arrivant tous les jours, de première qualité. Les améliorations établies dans le service, la promptitude dans les expéditions, ainsi que les traités avantageux qu'il a passés avec ses correspondants, lui font espérer de répondre d'une manière satisfaisante à la confiance que MM. les amateurs d'huitres ont bien voulu lui accorder.

Le prix des Huitres est fixé à 60 c. la douzaine.

L'on y trouve des écailers à la disposition des consommateurs pour les faire porter en ville.

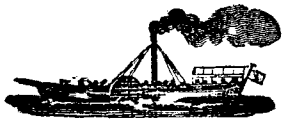
VENTE EN GROS ET EN DÉTAIL.

Essence Américaine,

DE JOHN TENDER, PHARMACIEN, A NEW-YORK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes. Trois flacons suffisent pour une guérison qu'on obtient radicalement en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 fr.



BATEAUX A VAPEUR

De Lyon à Chalon.

Les beaux bateaux LE CYGNE et L'AIGLE, connus par la supériorité de leur marche et leur bonne tenue,

PARTIRONT TOUS LES JOURS, A 6 HEURES DU MATIN,

LE CYGNE les jours IMPAIRS,

L'AIGLE les jours PAIRS.

M. SÈVE, chapelier, rue de la Préfecture, n° 10, désire un Apprenti. — S'y adresser.

HISTOIRE DE FRANCE

PAR ANQUETIL,

Continuée jusqu'en 1830

PAR TH. BURETTE.

4 beaux volumes in-8° de 600 pages. Le même ouvrage, pour le texte et l'impression, que celui vendu 50 fr. par les MM. Pourrat.

PRIX : 12 FRANCS.

Chez Prosper NOURTIER, libraire, rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviennent MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habillements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Merrière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

MAISON CENTRALE A PARIS.

ANCIENNE MAISON VUILLERMET.

AUX DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

MICHEL ET BERTHE,

Successeurs,

Marchands Tailleurs de Paris,

Préviennent MM. les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habillements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

En 40 heures

UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE

SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrirons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.

AVIS.

La renommée toujours croissante du CAFÉ ALIMENTAIRE, la protection que lui accordent les plus célèbres médecins, et l'immense consommation qui s'en fait actuellement dans toute la France, sont une preuve incontestable de son heureuse efficacité. Les personnes qui désireront s'en procurer en trouveront à la Fabrique, place du Change, 4, à Lyon, ou dans les Dépôts en ville, chez M. BERNARD, herboriste, ancienne maison Percet, place des Carmes, et chez M. CRUSEVERT, herboriste, montée de la Glacière, au coin de la rue Sainte-Catherine.

Les amateurs d'Histoire naturelle nous sauront gré de leur apprendre que M. BOUDET père vient de mettre en loterie QUATRE CADRES, estimés ensemble 1,000 fr., dont deux de Papillons disposés en auréole, et deux de Coléoptères classés par familles.

Les insectes contenus dans ces cadres sont d'une fraîcheur remarquable; on peut les voir chez M. Camille GERIN, limonadier, Grande-Place de la Croix-Rousse, n° 13, et chez le Propriétaire, coiffeur, à Serin, n° 13.

Les billets de loterie seront distribués au nombre fixe de 600, et au prix d'UN FRANC chacun. Le tirage aura lieu le 16 Décembre prochain, dans la salle de café du sieur GERIN, en présence d'un agent de police.

On se procure des billets au Bureau de l'Entr'acte, et chez les principaux Limonadiers de Lyon et de la Croix-Rousse.

Un jeune Négociant d'Autun (Saône-et-Loire), ayant toute l'activité nécessaire et des magasins avantageusement situés pour la vente, désirerait être chargé d'un ou deux dépôts d'articles encore neufs dans la localité, tels que, par exemple, Instruments de musique, Musique, Statues en plâtre et dorées, Cartes à jouer (il y aurait grand débit pour cet article), etc. etc.

Il pourrait, au besoin, fournir un cautionnement. S'adresser au Bureau de l'Entr'acte.

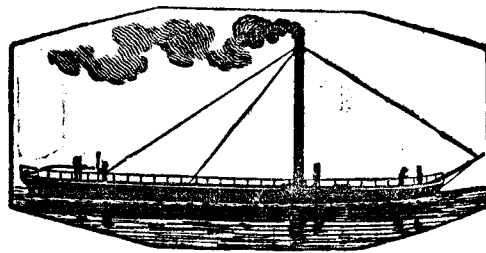
FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16,

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des BRIQUETS-MILLAUD, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur MILLAUD n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver que chez lui.

On trouve dans le même magasin la Pommade minérale pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'Essence du savon pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.



BATEAUX A VAPEUR

DU RHONE.

SERVICE DE L'AIGLE.

Départ à cinq heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la Compagnie sont quai de Retz, n° 45, et place de la Charité, hôtel de Provence.

MARLEIX
FABR. DE COLS
TAILLEUR
GHEMISES
13, ELAGE
PLATRE. LYON

L'entr'acte lyonnais.



1844. Dessiné par J. L. L. à Lyon.

RE GALILEI,

Italien et poète improvisateur.